

Dans un monde de plus en plus connecté et individualiste, dix artistes explorent avec intelligence, humour et sensibilité diverses formes de refuges, d'échappatoires, de résistance. Un parcours qui questionne, rassemble et fait du bien.

CRITIQUE

JEAN-MARIE WYNANTS

★★★★☆

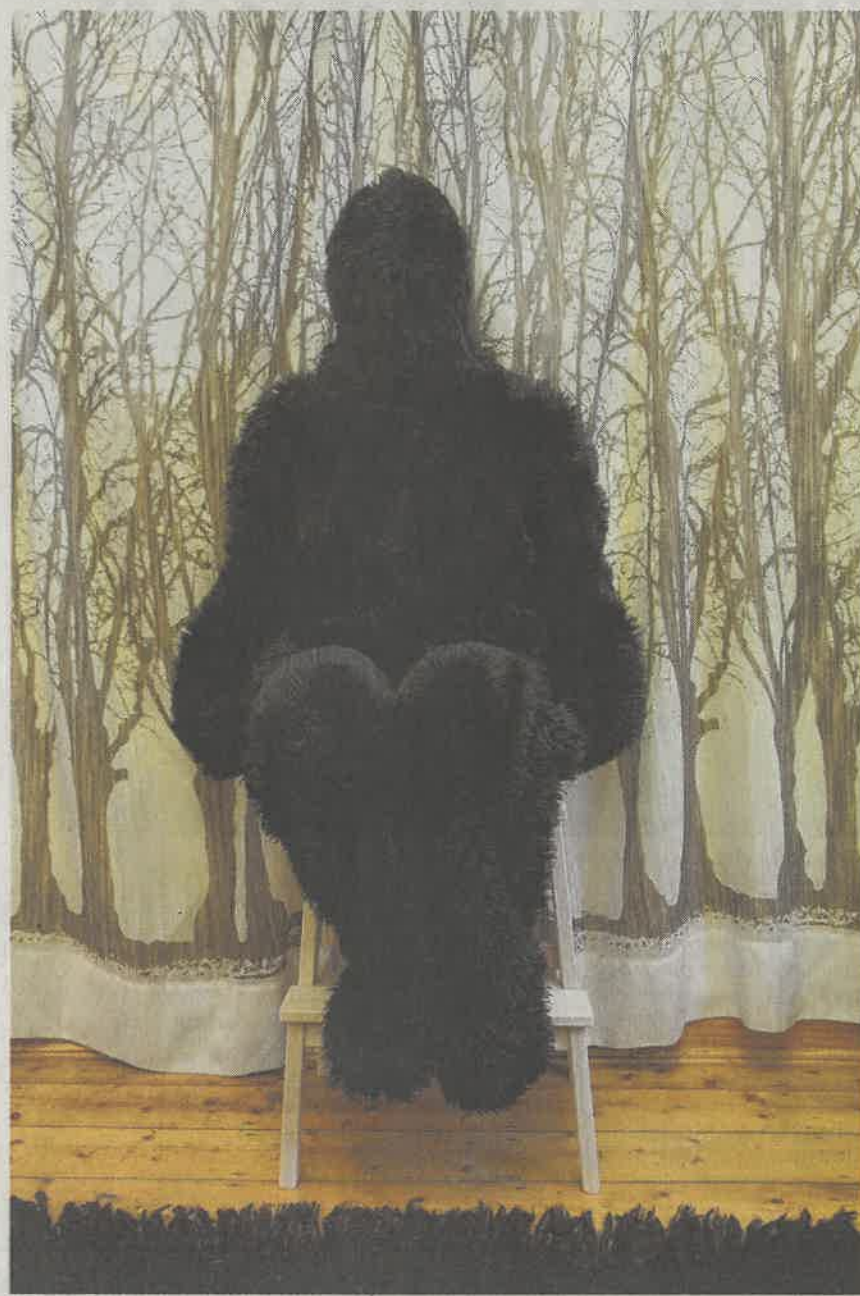
À la croisée de l'art, des sciences, de la sociologie et de la psychologie, l'Iselp propose avec *Là où je me terre*, un parcours lumineux, souvent teinté d'humour, émouvant et parfois même bouleversant. À la base de celui-ci, une grande question générique : comment trouver sa place dans le monde actuel entre les craintes générées par le réchauffement climatique, la montée des extrêmes, la fuite en avant du capitalisme sauvage, les guerres éclatant en divers points du globe, l'omniprésence aliénante des réseaux sociaux... Autour de ce thème, Mélanie Rainville a convié une dizaine d'artistes qui en explorent diverses facettes et particulièrement la notion de refuge, réel ou fantasmé, permettant à chacun de rendre son quotidien plus vivable.

« J'ai emprunté ce titre à Caroline Dawson qui, dans un roman, raconte son exil du Chili à Montréal et comment elle a dû gommer certaines facettes de sa personnalité pour tenter de s'intégrer », explique-t-elle. « À partir de là, nous avons déroulé quatre fils rouges. D'abord, des œuvres ancrées dans le réel en lien, notamment, avec des projets de recherches à la croisée de l'art et des sciences sociales. Ensuite, des œuvres qui parlent des émotions et des souffrances dans la société. Autre volet : des schémas de soins mais qui sont souvent ambigus dans la mesure où, s'ils me font du bien, ils n'en font pas nécessairement aux autres. Et enfin, les paradoxes révélés par les œuvres. »

La création en duo

Coherent et varié, accessible à tous et passionnant, l'ensemble est une vraie réussite. Jean-Maxime Dufresne & Virginie Laganière ouvrent le parcours. Suite à plusieurs séjours à Tokyo, ils sont frappés par une locution japonaise que l'on peut traduire par *La lecture de l'air*, qui « désigne une sensibilité à l'environnement immédiat. Savoir lire l'air permet de s'adapter à l'endroit où on est, aux gens qui nous entourent ». Une qualité donc, mais qui peut aussi déboucher sur un oubli de sa propre personnalité pour s'adapter à tout prix. Vidéo et scénographie nous plongent dans cette question.

Le travail en duo revient par la suite à deux reprises, comme s'il était lui-même une sorte de refuge permettant aux artistes de résister aux pressions. Ainsi, Seth & Chloé proposent un réjouissant travail sur la science-fiction. À l'aide de matériaux récupérés çà et là, elles inventent une technique de soin totalement farfelue prônée par deux « hormonologues ». Entre installation et performance, le duo ne laisse rien au hasard : explications pseudoscientifiques en direct, tutoriel, lit de soin... Le plus amu-



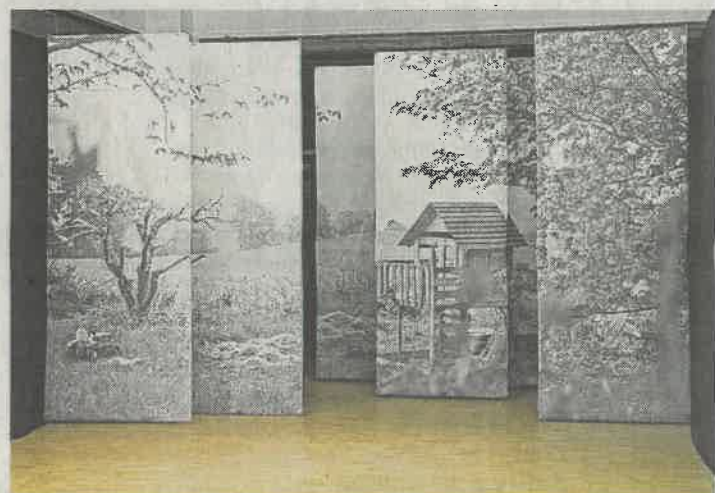
Charlotte Lybeer, « Brox », série « The Furtastic Adventures of the Cabbit and the Folf », 2012. © CHARLOTTE LYBEER.



Harold Lechien, vue de l'installation « Detox » détournant les codes et les objets du « wellness », 2022-2023. © JEAN-JACQUES SÉROL.



L'univers science-fictionnel à base d'objets récupérés des deux « hormonologues » Set & Chloé dans « Hormonol », 2021. © JEAN-JACQUES SÉROL.



Katherine Longly invite à pénétrer dans ce paysage photographique pour découvrir les témoignages de son installation « Failed i have, in Exile I must Go », 2023. © JEAN-JACQUES SÉROL.

« Là où je me terre » : l'art comme refuge face au mal-être

sant étant que, finalement, leur délire nous fait vraiment du bien.

Troisième duo du parcours, Léa Mayer & Maëlle Maisonneuve se situent entre arts, neurobiologie et gourmandise. Travaillant sur le plaisir de... travailler ensemble, elles abordent la cuisine comme médium artistique et le fait de cuisiner à plusieurs comme une occasion de se créer des rituels et de libérer la parole. De la parole au cri, il n'y a qu'un pas que franchit Léa Belousovitch en proposant une version en bronze d'un vase de colère repéré sur un site japonais. Un objet permettant de hurler sans déranger les voisins. En bouchant le dispositif, elle en fait une sorte d'urne ou de boîte de pandore pour les archéologues du futur.

Du culte du soi au retrait du monde

Du côté de la science, Bruno Goosse s'intéresse pour sa part à la qualité de l'air et à la vogue des sanatoriums permettant à partir du 19^e siècle de traiter les malades de la tuberculose. Mêlant photographie, impressions digitales sur papier et tissu, fusain, encre de Chine, il propose une vaste installation où l'humour (avec les moulages des bûches de faux feux de bois) et l'art posent les bonnes questions. Le fusain, par exemple, est fait à partir de bois brûlé et l'encre de Chine à partir de

noir de fumée. Deux éléments particulièrement polluants et pourtant au cœur de la pratique artistique.

On passe ensuite à la vaste installation d'Harold Lechien s'inspirant des détox, yoga et autres recettes de bien-être détournées avec un solide sens de l'humour entre pailles géantes, jus de smartphone, mugs avec conseils de médecin, tapis de yoga couvert de citations, trampoline du ying et du yang... Autant d'objets kitsch et colorés soulignant le paradoxe entre leur surproduction et le vrai bien-être.

Tandis que certains se lancent dans les cures et les recettes miracles, d'autres se replient sur eux-mêmes, comme Maren Dubnik qui, depuis des années, entoure de fil des objets oblongs dans une sorte de quête méditative. Chez Katherine Longly, le processus est encore plus radical puisqu'elle s'est intéressée au phénomène hikikomori. Venu une fois encore du Japon, celui-ci touche des gens, généralement jeunes, qui ne sortent plus de chez eux et n'ont quasiment plus de contact avec le monde, hormis par le biais de certains forums sur les réseaux sociaux. Un univers dans lequel on pénètre par une installation de grandes photographies rappelant les intérieurs japonais. L'ensemble compose un paysage au centre duquel trône une cabane

sur pilotis. On découvre ensuite sur une multitude d'écrans les témoignages écrits, souvent bouleversants, de ces jeunes gens et jeunes filles retirés du monde.

Dans un autre style, Charlotte Lybeer livre deux grandes images de sa formidable série consacrée à ces adultes qui s'habillent en animal, chez eux ou à l'occasion de manifestations rassemblant des centaines de participants. Les deux portraits qu'elle présente ici sont d'autant plus troublants que les personnes photographiées sont habillées de fourrure de la tête aux pieds sans le moindre élément de visage.

Enfin, à l'étage inférieur, la vidéo d'Olivia Boudreau invite à s'installer une vingtaine de minutes en face de femmes partageant un sauna. Apparaissant et disparaissant dans le brouillard d'eau, elles nous dévoilent un moment d'intimité dont nous sommes les regardeurs/voyeurs qu'elles semblent aussi observer, créant un malaise qui renvoie à cette difficulté qu'ont tant de nos contemporains à vivre avec les autres. Et à rester eux-mêmes.

Jusqu'au 1^{er} juillet à l'Iselp, 31 boulevard de Waterloo, du mardi au samedi de 11 à 18 heures, entrée libre, www.iselp.be